

Une tête blonde, aux fraîches couleurs, à demi cachée par les rideaux bleus d'une barcelonnette,—une femme belle et radieuse, dont le visage angélique respire la pudeur et les joies de la maternité ;—un vieux soldat, à la mâle figure, rêveur et contemplatif ! —Le passé, le présent, l'avenir ! . . .

Retirons-nous, de peur de troubler leur bonheur !

Le 13 octobre 1837, l'armée française, jalouse de venger un échec récent, prenait d'assaut Constantine. et s'immortalisait une fois de plus par ce glorieux fait d'armes. Quelques instants avant de s'élançer sur la brèche, le brave Durand, colonel du 17^e de ligne, s'approcha d'un de ses chefs de bataillon, et lui serrant la main :

— Desfossés, lui dit-il, tu sais que je compte sur toi, s'il m'arrive malheur !

— Es-tu fou, Durand, de penser à ces choses-là ! Nous en avons vu bien d'autres.

— La corvée sera rude, et plus d'un, qui est debout et vaillant à cette heure, sera couché là-bas, ce soir.

— Sans doute, mais qu'importe ?

— Ah ! c'est que je pense à ma fille ! . . . à ma Clémence ! qui seule, à Paris, avec ma vieille sœur, prie en ce moment pour son père ! Qui veillera sur elle, si je suis tué par la balle d'un Arabe ?

— La chance est égale pour nous deux, mon cher Durand, et Dieu tient notre vie en ses mains ; mais s'il t'arrivait malheur, compte sur moi. Je veillerai sur ta fille.

— Fais mieux encore ; épouse-la, Desfossés. Tu la rendras heureuse, j'en suis certain, et d'ailleurs, je lui sais de l'inclination pour un vieux camarade.

— Tu le veux ?

— Je t'en prie !

— Eh bien, que ta volonté soit faite !

— Tu me jures de la rendre heureuse ?

— Je te le jure ! . . .

Une heure après, le colonel Durand tombait mort sur la brèche.

Clémence avait alors dix-sept ans.

Elle vivait, triste et solitaire, chez une vieille tante qui suppléait à l'absence paternelle par l'affection la plus dévouée. Quoique la vie du colonel fût sans cesse en danger, la nouvelle de sa mort fut pour ces infortunées un coup de foudre.

Le commandant Desfossés, élevé bientôt au grade de colonel, fut admirable et son dévouement ne se ralentit pas un seul instant.

Clémence lui en sut gré.

Desfossés prit sa reconnaissance pour de l'amour.

Il y a tant de gens qui s'y trompent !

En conséquence, quelques mois après le douloureux événement, le colonel se hasarda à parler à Clémence du désir que lui avait exprimé son père, et la consulta pour savoir s'il lui répugnerait d'accepter sa main.

Tout en s'avouant flattée d'une telle marque d'estime, Clémence demanda du temps, prétextant que le chagrin qu'elle avait conçu de la mort de son père n'était pas encore calmé ; bref, ajourna sa réponse. Sa tante vivait alors et la jeune fille se sentait forte de cet appui qui ne lui manquerait jamais.

Mais, six mois après, sa tante mourut.

Clémence se trouva seule au monde. Desfossés, qu'un refus poi n'avait pas découragé, renouvela ses instances et offrit une seconde fois à la fille de son ami de partager à jamais sa bonne ou mauvaise fortune.

Clémence réfléchit, réfléchit longtemps ; puis lasse de tant lutter pour succomber honteuse de sa position fautive et intolérable, épousa au mois de juillet 1838 le colonel Desfossés.

Malheureusement pour elle, malheureusement pour lui, elle estimait son mari sans l'aimer.

Le colonel, ravi de posséder un pareil trésor, acheta la maison où nous les avons rencontrés, et s'y retira avec sa femme afin de pouvoir se consacrer sans partage à cet ange et lui donner le bonheur qu'elle avait droit d'attendre.

Un an après le mariage, un enfant naquit de cette union. On l'appela Georges, comme son père. Aucun nuage n'avait encore troublé la sérénité de ce troisième ciel où le vieux soldat aimait à s'égarer. Sa femme était bonne, dévouée, charmante, et la nais-